

**La camaraderie au front.
Etude de la sociabilité et des pratiques relationnelles
du monde combattant 1914-1918**

Les notions de camaraderie et de camarade offrent une opportune porte d'entrée pour l'étude fine de la sociabilité du monde combattant dans la guerre. Si elles apparaissent en effet toutes deux à la fois marquantes dans le discours mobilisateur de l'autorité militaire et légitime, elles traversent également de manière omniprésente le témoignage combattant de guerre et la rhétorique du monde ancien combattant. A telle enseigne qu'elles saturent et nivèlent dans ce dernier cas la complexité des expériences. « Unis comme au front », « frères de sang », « génération du feu » sont en effet autant de formules qui ramassent en quelques valeurs clés une reconstruction fondée sur la « mobilisation mémorielle » univoque autour de cette représentation d'une fraternité rêvée.

Quelle fut pourtant la réalité des expériences de camaraderie au plus près des expériences combattantes ? En d'autres termes, qui est le camarade en guerre ? Qui est désigné ainsi, se présente ou est présenté ainsi ?

Il semblait au premier abord que ce terrain ait été quelque peu défriché. Les historiens anciens combattants font de « la camaraderie » le ciment de l'expérience de guerre et la présente comme une évidence, forgée dans la souffrance commune des tranchées, à l'exemple des normaliens Ducasse, Meyer et Perreux. La thèse d'Antoine Prost et les travaux de Jules Maurin abordent également cette notion : le premier s'est penché sur l'idée de fraternité combattante, en exposant les mécanismes et les limites celle-ci, le second a abordé les liens tissés entre les hommes du front en prenant soin d'en montrer l'importance et la complexité. Depuis plusieurs années, nombre de chercheurs ont aussi approché ce domaine alors même que l'historiographie française s'était centrée et, il faut bien le dire, « agitée » sur la question de la « ténacité » des combattants. Deux interprétations s'affrontent sur ce terrain : certains affirment le primat du consentement et de l'élan patriotique, d'autres évoquent plutôt l'importance d'un faisceau de facteurs qui expliquerait la ténacité des combattants. Parmi eux, la force « la petite patrie des camarades », selon l'expression de Frédéric Rousseau, en serait le soubassement. Les auteurs anglo-saxons à l'image de Len Smith ou Tony Asworth ont de leur côté replacé les soldats comme acteurs à part entière du conflit en donnant de l'épaisseur agissante à la masse des combattants, capables d'utiliser les liens interpersonnels pour peser sur le déroulement de la guerre.

Pourtant, la « camaraderie » n'est jamais travaillée comme une problématique en soi, jamais définie complètement. Il fallait tenter de dépasser l'ensemble des travaux antérieurs tout en s'y appuyant, en usant de ce que je pourrais appeler la boîte à outils des sciences humaines. En effet, évaluer le comportement ou le positionnement relationnel d'individus nécessite de connaître le contexte dans lequel ils agissent, mais aussi de percevoir les facteurs sociaux et psychologiques qui déterminent leurs comportements.

Pour approcher la guerre au plus près des expériences et les phénomènes d'attachement et en contre-point, ceux d'opposition, les témoignages directs laissés par les acteurs combattants sont nombreux. A partir de la constitution d'un large panel socioculturel de témoins de la Grande Guerre permettant de prendre en compte leurs complexes dimensions identitaires (civile, militaire et combattante), puisant dans des sources peu usitées encore aujourd'hui, comme les corpus de photographies privées, il a été question d'interroger les « mots » pour dire la camaraderie entendue comme le partage d'un sentiment d'appartenance, et ensuite d'observer les gestes et les pratiques de sociabilité au front. Tout en gardant à l'esprit les mécanismes relationnels à l'œuvre dans la guerre moderne, et dans le cadre de la Grande Guerre en particulier. L'abri de tranchée ou au cantonnement, les temps de loisirs nombreux, ceux du sport ou de la chasse, montrent combien les combattants, en fonction de leur profil, s'emploient à construire collectivement de la normalité dans l'épreuve. Les témoignages montrent en effet de ce point de vue la persistance des *habitus* sociaux sous un vernis linguistique commun, c'est un des postulats fort de mon étude.

Si l'esprit de camaraderie n'est que rarement convoqué explicitement dans les témoignages étudiés, le terme même de « camarade » renvoie à des groupes forts différents suivant les individus qui l'emploient : celui des soldats de proximité, des copains, des amis, des autres combattants. De ce point de vue, se dire et dire ce qu'est le combattant apparaît comme un enjeu majeur de l'identité en guerre et c'est une des originalités du conflit finalement. Ainsi, plus largement, la problématique de l'identité à travers le couple « nous » « eux » est apparue comme essentielle pour approcher toutes les facettes de la notion de camaraderie puisqu'elle sous-tend la reconnaissance de l'autre comme égale, et à l'inverse, exclu du groupe ceux qui ne sont pas reconnus comme tels, qui ne portent pas l'identité et les valeurs approuvées. Là encore, le chercheur navigue entre la subjectivité

individuelle et les grandes lignes qui fondent *a priori* le groupe combattant et son fractionnement. Une première étude lexicographique qualitative amène en effet à distinguer à la fois des ensembles différents à l'intérieur d'une identité combattante englobante revendiquée dès la guerre et fondée sur le profil social, militaire et combattant des individus. En effet, une camaraderie générique ne se déploie en premier lieu que par opposition à « eux », en particulier les civils, ceux de l'arrière et des embusqués en général. Dire le camarade et la camaraderie m'ont convaincu également de la persistance sous l'uniforme de clivages sociaux forts qui interrogent, chez les protagonistes combattants, l'enjeu politique de l'égalité.

Ainsi, l'intégration sous l'uniforme et la guerre semble être des étapes essentielles de l'adaptation des soldats comme combattant. Elle incorpore l'individu pour l'insérer dans un collectif codifié où le camarade devient un repère relationnel essentiel. Elle représente une forme de socialisation, sans pour autant disqualifier les repères sociaux du temps de paix d'autant que l'armée de conscription reprend globalement l'organisation sociale et le partage dominants/dominés.

Ce qui amène à penser la camaraderie combattante à travers trois cercles de solidarité :

- Un premier niveau que j'appellerais la camaraderie militaire : la mise sous uniforme d'une proportion importante d'une classe d'âge induit la nécessaire cohabitation, l'incorporation littérale des individus dans l'« uniforme mental » de l'armée de conscription. On peut parler d'une forme de camaraderie obligée qui se vit au sein des groupes organiques à différentes échelles et qu'irradie l'esprit de corps. De l'escouade à l'escadron en passant par la pièce ; fantassins, artilleurs, brancardiers s'incorporent d'abord dans leurs armes, leurs unités, leurs spécialités, en trouvant une première forme de solidarité.

- La camaraderie élective peut être perçue comme un deuxième cercle qui revêt plusieurs niveaux d'intensité. Les témoignages nous permettent d'entrer dans la construction de véritables groupes d'affinités, deux, trois amitiés fortes, qui restent suspendues au hasard de la guerre. Ce groupe nodal, relativement répandu, double les camarades militaires de l'escouade, ou se superpose à eux. On trouve peu de cas de plusieurs amitiés renouvelées dans une expérience de guerre. Cette camaraderie élective est conditionnée en premier lieu, comme d'ailleurs pendant le temps de paix, par l'origine sociale des camarades.

- Il existe enfin un troisième cercle que j'appellerais la camaraderie combattante : celle que met notamment en valeur Antoine Prost dans son étude, celle de la fraternité des temps difficiles, celle qui naît de la douleur, de la crainte, du rapprochement dû aux circonstances et conséquences du combat. Dans ce cadre, la rencontre avec le soldat allemand peut s'apparenter à la rencontre d'un camarade. Elle peut rapprocher ponctuellement des hommes de conditions différentes et cristallise les antagonismes vis-à-vis des non combattants de toutes catégories.

Dans tous les cas, l'identité sociale ou combattante non partagée peut être un des freins qui s'oppose à la concrétisation d'une camaraderie générique voulu par l'autorité militaire. Les témoignages mettent en effet en lumière une anti-camaraderie combattante qui n'épouse pas forcément celle que dénonce de son côté l'autorité militaire.

De ce point de vue, le groupe peut être regardé non pas seulement comme un havre de paix et de sécurité sociale et combattante. Il existe ainsi une camaraderie des délits. La recherche de la solitude montre dans un autre domaine le souci de trouver une échappatoire à la camaraderie militaire qui peut être perçue comme étouffante. Elle prend différentes formes et une acuité plus marquée chez les intellectuels et les catégories socialement supérieures. Elle interroge en tout cas la force de *l'esprit de corps*, largement construit par l'autorité militaire, activé régulièrement, exprimé par les témoins et présenté comme un facteur de cohésion à travers le sentiment d'appartenance. Sur ce point, *l'esprit de corps* peut fractionner autant que la physionomie du champ de bataille fragmente les groupes combattants.

Le passage par l'étude de parcours de guerre montre enfin l'importance du brassage des hommes comme frein et recomposition constante des camaraderies. De changements d'unités aux stages périodiques, de changements d'affectation ou de grade à l'éloignement dû à la blessure, pour nombre de combattants la guerre se vit comme une succession d'expériences au pluriel, qui diluent en quelque sorte l'emprise des camaraderies. Certaines catégories échappent davantage à la ligne de feu. D'autres par contre n'ont que peu de moyens de trouver une porte de sortie vers une expérience moins dangereuse. Ce phénomène de déterminisme social consolide l'impression de souffrance et d'inégalité face au feu et prépare les structures mentales combattantes d'après-guerre.

Au final, il convient d'insister sur deux points essentiels. Cette recherche confirme s'il en était la capacité d'adaptation des soldats devenus combattants dans le cadre de systèmes relationnels normalisés. Les combattants s'adaptent en effet individuellement et collectivement au prisme de leurs identités propres et dans le cadre de celle-ci : l'armée de conscription n'est en cela aucunement uniforme et il faut distinguer le discours des classes dominantes des autres catégories, comme celle des classes plus populaires qui, me semble-t-il,

développent des stratégies de limitation de la violence, avec en parallèle, un renforcement de la traditionnelle « carapace d'indifférence » pour reprendre l'expression de Richard Hoggart, en insistant sur les liens interpersonnels concrets. Les individus plus lettrés, s'inscrivent dans leur rôle d'encadrant plus exigeant, carcan dans lequel chacun tente de jouer son rôle, certains profitant de la guerre pour s'imposer.

D'une part, il se dégage des témoignages, dans l'épaisseur sociale des traces laissées, cette capacité des individus à instaurer une normalité dans l'extra-ordinaire dramatique de la situation. Elle passe par l'activation des temps de sociabilité traditionnels ou nouveaux comme celui du sport dont la pratique est encouragée par l'autorité militaire. Cette adaptation n'est pas celle de « professionnels » du combat qu'ils ne sont pas, ou d'individus idéologiquement formatés. Les combattants apparaissent heurtés plus que maîtrisant la guerre. Ce qui ne signifie pas qu'ils n'aient pas combattu ou qu'ils n'aient pas eu le sentiment de devoir se battre. Il ne semble pas y avoir en tout cas, au plus près des expériences, un consensus exprimé sur cette question, si l'on dépasse les premiers engagements d'août-septembre 1914. Mais plutôt l'expression d'une résignation ou d'une limitation de la violence par le biais des liens de sociabilité.

D'autre part, on ne peut parler d'amalgame des hommes en guerre, mais à tout le moins une rencontre des catégories sociales qui restent largement séparées. Sur ce point, John Horne a suggéré que la notion de propagande, amplifiée dans la guerre, peut être lue comme le témoignage d'une absence de consensus sur les valeurs (plus à mon avis qu'un moyen de cacher le consentement à la guerre pendant le conflit), la « vérité » des valeurs n'ayant pas été en adéquation avec la « vérité » événementielle. De ce point de vue, la guerre a été un désenchantement, et l'étude de la notion de camaraderie en témoigne. La République se trouve confrontée ainsi, dans l'épreuve de la guerre, période clé d'union sacrée, à la désacralisation de la valeur d'égalité qu'elle a contribué pourtant à diffuser. L'attente de l'égalité rêvée n'a pas eu lieu. En ce sens, la « démobilisation culturelle » s'est déroulée dans l'affirmation d'une camaraderie générique rêvée face à cette désillusion politique, et face à l'arrière aussi devant lequel il fallait se montrer uni.

Ce travail de recherche appelle en tout cas à poursuivre cette exploration de la richesse des notions de « camarade » et de « camaraderie ».

Il reste en particulier à aborder plus avant la question des soldats, non-combattants, ou rejeté en périphérie. C'est une masse non négligeable d'acteurs qui va en s'accroissant entre 1916 et 1918. Quels regards portent-ils sur leur condition, sur celle de ceux qui se disent combattants ? Quelle est leur sociologie ? Raymond Defaye, qui a laissé un témoignage photographique et écrit, note sur cette question et face à l'observation de « combattants » revenant du front : « J'avoue que cela me met dans une situation très gênante et que je me fais tout petit. Il y a une si grosse différence entre nous. » Ce regard est aussi celui d'un témoin qu'il s'agit de prendre en compte. Est-elle à même de nous fournir des clés nous permettant d'observer, dans leur totalité, les mécanismes qui président au fonctionnement de l'armée en campagne ? Sur ce thème, il me semble que la compréhension des évolutions internes, à savoir les changements d'affectations des soldats et des officiers en rapport avec la proximité de la zone de feu, travail initié par Jules Maurin en son temps, mérite d'être poursuivi.

Le thème peu défriché il me semble des parcours d'anciens combattants après guerre, étude de micro-histoires à partir de correspondances, permettraient dans doute de dépasser le seul discours public ancien combattant, et de mesurer les liens hérités et poursuivis après-guerre, les fonctions et les mécanismes de la perpétuation de la camaraderie combattante en temps de paix (observation des rapprochements familiaux, force de l'amitié combattante).

Comme un prolongement enfin de cette présente étude, il me semble qu'une approche comparée sur la question de l'identité combattante serait pertinente. Qu'est-ce que se dire combattant en 1914, en 1939, en 1945 ? Quelles sont les enjeux qui se cachent derrière des définitions sans doute mouvantes ? Ce travail pourrait et devrait être mené à l'échelle européenne, afin de nous donner à mieux comprendre les « hommes en guerre ».